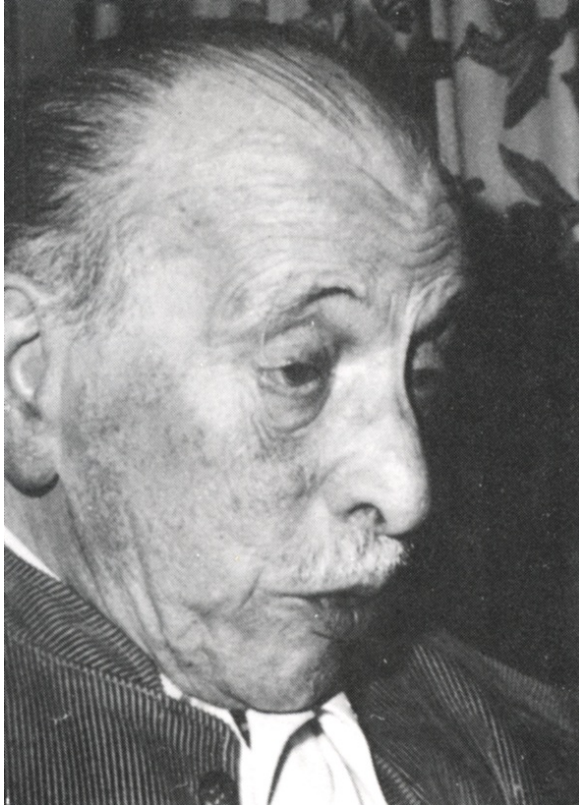


**DOSSIERS**  
LITTÉRATURE FRANÇAISE  
DE BELGIQUE

*Alexis Curvers*



**Par Jean-Francis GOERRES**

PROVINCE DE LUXEMBOURG  
*Service du Livre Luxembourgeois*



**De souche liégeoise, Alexis Curvers a choisi de rester liégeois malgré l'appel des sirènes de Paris où la plupart de ses livres ont été publiés.**

**Auteur de romans et d'essais, poète d'un livre, il est surtout un styliste soucieux de la beauté et de la perfection de la langue, attaché à la tradition mais dont la vocation - qui peut paraître sévère en cette période de laxisme - n'exclut pas l'humour subtil d'un observateur attentif.**

**Il fait figure de classique par sa rigueur, sa sobriété et son attention à l'homme.**



## **Biographie**

Né à Liège le 24 février 1906, Alexis Curvers se retrouve très tôt orphelin. Sa famille va l'aider, ses jeunes frères vont le soutenir, mais il passe une enfance plutôt mélancolique malgré l'apparence riieuse de son caractère.

Est-ce cette mélancolie qui lui donnera très tôt le goût de la lecture et de l'écriture ? Dès l'école primaire, il publie avec un ami une petite revue puis, au Collège Saint-Servais, découvre avec enthousiasme l'humanisme classique.

En 1924, étudiant en philologie classique à l'Université de Liège, il collabore aux *Cahiers mosans* et noue une amitié profonde avec Jean Hubaux.

À la fin de ses études et de son service militaire, il assure quelques remplacements à l'Instruction publique puis accepte, pour un an, la charge de professeur de rhétorique française au Lycée grec Salvavo d'Alexandrie.

À son retour, il épouse Marie Delcourt, brillante helléniste rencontrée quelque temps auparavant, et, rapidement, abandonne sa charge de professeur à l'État pour se consacrer à la littérature et ne garder que quelques heures de cours à la Province.

Le « cadre » de l'enseignement est trop étroit pour le jeune romancier qui ne craint pas d'exprimer nettement ses idées sans égard pour celles de son temps.

***Bourg-le-Rond*** (avec Jean Hubaux) et ***Printemps chez des ombres*** sont publiés par Gallimard peu avant la guerre. D'autres récits vont suivre régulièrement jusqu'au succès international de ***Tempo di Roma*** (1957). En 1963, c'est une apologie ***Pie XII, le pape outragé*** qui clôt les grandes publications.

Jusqu'à son décès, survenu le 7 février 1992, Alexis Curvers publie peu ; bon nombre d'articles paraissent dans *Itinéraires* et diverses revues. Dans ses tiroirs s'accumulent les pages d'une étude sur Van Eyck, d'une

*Alexis CURVERS - 6*

autre sur la fin de l'Empire romain, des poèmes, mais il se consacre surtout à la réédition de ses œuvres et de celles de Marie Delcourt, décédée en 1979.

# Bibliographie

## Romans :

- *Bourg-le-Rond*, Paris, Gallimard, 1937. (en coll. avec Jean Hubaux)
- *Printemps chez des ombres*, Paris, Gallimard, 1939. (Réédition avec une lecture de Françoise Tilkin, Bruxelles, Labor, 1987)
- *Entre deux anges*, chroniques, Bruxelles, Audace et le Rond-Point, 1955.
- *Tempo di Roma*, Paris, Laffont, 1957. (Rééditions Paris, Laffont, 1985 et Arles, Actes Sud, 1991, avec une préface de Jacques Peuchmaurd et une lecture de Véronique Jago-Antoine)

## Nouvelles :

- *La famille Passager*, études et contes, Bruxelles, Libris, 1942. (Coll. *Le balancier*, 8).
- *Mercredi des cendres*, dans *Vingt nouvelles belges*, Verviers, Marabout, 1958. (Coll. *Melio*) p. 66 sqq.
- *Jean (ou le monastère des deux saints Jean)* dans *Prénoms* (Paris, Plon, 1967). (Réédition Arles, Actes Sud, 1988)
- *Le ruban chinois* dans *Reflets*, Bruxelles, Noël, 1937.
- *Le massacre des innocents* et *Le ruban chinois*, Paris, Les belles lectures, 1954.

## Poésie :

- *Cahier de poésie* (1922-1949), typographie François Bernouard, Paris, 1949.
- *La flûte enchantée*, *Cahiers d'art poétique*, édités à Liège de 1953 à 1962.

## Théâtre :

- *Ce vieil Œdipe*, drame satirique en 4 actes, en prose et en vers, d'après Sophocle, Bruxelles, De Visscher, 1947. (Coll. du Rideau de Bruxelles).

Essais et critique :

- ***De l'objection de conscience, état de la question, le Flambeau***, juin 1933 et Bruxelles, Finacom, 1933.
- ***Sur la réforme de l'orthographe et la pédagogie nouvelle, réflexions d'un observateur***, dans *Bulletin de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique*, 1954. Reproduit dans le *Bulletin de l'Association des Classiques de l'Université de Liège*, n°2, 1954, p. 8-22.
- ***Pie XII, le pape outragé***, Paris, Laffont, 1964. (Deuxième édition revue et augmentée : ***Pie XII, le pape outragé ; Bonne nuit très saint Père ; petite histoire anecdotique de ce livre***, s.l., Dominique Martin Morin, 1988.)
- ***La théologie secrète de la prétendue Adoration de l'Agneau***, dans *Approches de l'Art*, mélanges d'esthétique et de sciences de l'Art offerts à Arsène Soreil, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1973.
- ***Une clef architecturale de l'Agneau mystique des frères Van Eyck***, dans *Il était douze fois Liège*, Liège, Mardaga, 1980.
- ***Edgar Scauftaire***, par Alexis Curvers et Marie Curvers-Delcourt, Anvers, De Sikkel, s.d. (monographies de l'art belge, 5e série, n°7).
- ***Entretien Georges Moucheron - Alexis Curvers***, Mons, R.T.B.F., centre de production du Hainaut, s.d.

À consulter :

- ***Alexis Curvers, l'homme et l'œuvre***, n° spécial de la revue *Ouvertures*, 1981, 49, rue des buissons, 4000 LIEGE.
- S. et N. De Winter, ***Alexis Curvers***, dans ***André Malraux, Alexis Curvers, Francis Ponge***, Bruxelles, Hatier, "Auteurs contemporains", 1986, pp. 45-67.
- ***Alexis Curvers, pour son 80ème anniversaire, Itinéraires***, n° 306, sept.-oct. 1986.

Collaborations :

Alexis Curvers a, en outre, collaboré aux revues suivantes : *Les cahiers mosans, Le courrier des poètes, La gaillarde, Revue Générale Belge, Marginales, Raf, Savoir et beauté, Le flambeau, Synthèses, Empreintes, Cahiers du Nord, Itinéraires, Lecture et tradition...*



## *Texte et analyse*

Le narrateur est guide touristique à Rome. Parmi ses clients, il distingue les « artistes » et les « professeurs ».

*Bien différents étaient les professeurs. J'appelais ainsi, par opposition aux artistes, non certes pas tous ceux qui font métier d'enseigner et parmi lesquels se cache plus d'un poète et d'un petit ange découragé, mais cette catégorie d'esprits appliqués et peu frémissants pour qui la réalité se confond avec la documentation. Il suffisait de leur citer correctement les noms et les dates, et de les éblouir par quelques rapprochements ingénieux. C'étaient, de tous mes clients, les plus commodes et les plus vite contents. Leur curiosité s'arrêtait à la surface anecdotique des œuvres les plus brûlantes. Ils épuisaient une mosaïque en apprenant qu'elle était byzantine. Les artistes de tous les temps avaient aimé, témoigné, enduré le martyre et bravé Dieu pour leur fournir la matière d'une fiche.*

*Parfois, le sentiment de leur stérilité allumait dans leurs yeux attentifs une étincelle pathétique. Du reste volontiers rieurs, sauvés par la certitude qu'ils avaient d'appartenir à l'élite intellectuelle, conformément à l'éthique du monde moderne qui a retiré aux artistes les fonctions de l'esprit pour en attribuer la prérogative aux savants, lesquels s'en servent pour instaurer l'empire du néant. Car le néant ne gêne personne, tandis que toute création contrevient à l'égalité et cause un scandale permanent.*

Après avoir défini les artistes comme *les hommes et les femmes dont la souffrance produit une sorte de musique*, Alexis Curvers va décrire une autre catégorie - très vaste - de personnes et met en évidence l'opposition par l'inversion de l'attribut (*bien différents étaient...*). Par son relief, cette opposition devient presque un contraire, comme s'il n'existait vraiment que deux catégories de gens : les artistes et les professeurs.

Ce terme très général va être défini et précisé par des comparaisons ou des exclusions successives car il va de soi (*certes pas*) que cette appellation ne se réduit pas à désigner une profession. Le caractère est plus profond et désigne une mentalité plus qu'un métier.

Comme pour se garder d'un malentendu possible et éviter la généralisation hâtive d'une étiquette, peut-être pour se faire pardonner d'avoir emprunté aux professeurs leur titre à des fins satiriques, Alexis Curvers exprime pour eux une sorte de tendresse (*poète, petit ange découragé*). La familiarité de l'expression fait sourire quand on se reporte à l'image sévère et sérieuse traditionnelle des professeurs. Après avoir donné une définition négative et nuancée, l'auteur passe à une définition positive.

Le lecteur l'avait compris par l'opposition du début : comme « artiste » désignait un état d'esprit, « professeur » désigne cette *catégorie d'esprits appliqués et peu frémissants...*

L'application, dont on perçoit le sens péjoratif, évoque le pensum, la lourdeur contrainte des cours que rien ne vient alléger. *Peu frémissants* est une litote sans doute : l'absence de mouvement témoigne de l'insensibilité, de l'immobilité sans rêve, lorsque la réalité se réduit (*confond*) à une documentation où se figent, concrètement, tous les élans de la vie.

De la réalité, on a enlevé l'humain, l'ineffable ; la vie, humide et multiple, s'est asséchée dans les pages d'un livre ou dans un document.

Curvers explique le mécanisme de cette réduction : *il suffit de citer correctement les noms et les dates.*

*Il suffit* : l'identification est commode, mais que sait-on d'un homme en connaissant son nom ? On sent une sorte de condescendance pour ces gens vite contents ; on partage la résignation de celui qui se sent incapable d'expliquer à d'autres qui ne comprendront, de toutes façons, pas et dont la naïveté justifie qu'on les prive d'une richesse qu'ils ne méritent finalement pas.

En jetant des passerelles entre les différents classements, on peut aller jusqu'à *éblouir* ces professeurs ; mais l'association, pour éblouissante qu'elle soit, ne rend pas l'humain : tout est cérébral et paraît à l'auteur un simple jeu de l'intellect.

*S'arrêtait...* *anecdote* : le savoir, l'érudition ne sont pas nécessairement le signe d'une compréhension en profondeur. *Épuisaient* : la critique est ironique.

Par opposition aux professeurs, les artistes avaient *aimé... Dieu* : l'accumulation des verbes (progressive : *aimé* concerne l'artiste lui-même ; *témoigné* implique une dimension sociale ; enduré le martyr : la souffrance le mène à *braver Dieu*) nous élève jusqu'à la dimension métaphysique pour nous laisser retomber brutalement sur la surface minuscule d'une petite chose dérisoire : une fiche !

Le sentiment de réduction déjà ressenti plus haut s'avère et s'accroît : tout l'amour de l'homme, la grandeur de sa recherche réduits à une fiche !

Une telle stérilité n'échappe pas tout à fait aux professeurs (*parfois*). Malgré leur bonne volonté un peu scolaire (*attentifs*) qui apaise leurs inquiétudes et qui leur tient lieu de conscience, ils se posent des questions et cette douleur passagère leur vaut quelque sympathie de l'auteur (*pathétique*). Une émotion furtive apparaît.

Mais, hélas !, ce n'est qu'une étincelle : on cherche tout de suite le confort de la certitude et cela ne trouve plus grâce aux yeux du narrateur dont la critique va devenir plus virulente.

*Volontiers rieurs*, les professeurs ne semblent pas trop souffrir de leur stérilité et c'est affligeant car, à leurs défauts, ils ajoutent la satisfaction de leur naïveté.

Mais, comment souffriraient-ils longtemps puisqu'ils sont *sauvés par la certitude d'appartenir à l'élite intellectuelle* ? L'ironie est mordante : Curvers abonde dans le sens de ceux qu'il observe pour mieux montrer leur inconscience.

La critique qui n'est pas, nous l'avons dit, adressée aux seuls professeurs de métier, va s'élargir à toute la société.

Des deux catégories définies, artistes et professeurs, on passe sans heurt à l'opposition entre les artistes et les savants. Les « fonctions de l'esprit » devraient être la prérogative des premiers puisqu'ils sont créateurs et, par là même, sembleraient, en toute justice, devoir faire partie de l'élite intellectuelle. Mais la société a confondu l'esprit et le savoir, la vie et les fiches, et donné plus d'importance aux savants, à ceux qui *savent* ce que les autres ont créé et qui ne se servent de *l'esprit* que pour associer les dates et les noms en les vidant de leur substance de vie.

*L'empire du néant* : il nous est imposé une vie dont l'esprit et la création sont absents ; toute création contrevient à l'égalité parce qu'elle a de l'esprit ; elle est la vie, multiple et tragique.

L'élitisme de l'esprit s'oppose à l'identité stérile des professeurs pour qui toute création est réduite à un commun dénominateur : la fiche. Mais ce manque de fantaisie ne gêne personne : le souci de l'égalité prime, même si cette égalité ne se trouve que dans une certaine médiocrité.

L'observateur critique va au-delà d'une description ponctuelle de quelques individus. À la manière épique, l'attitude d'un groupe de touristes devient le symbole de la mentalité de toute une société.

## Choix de textes

À cette même heure, la nouvelle de l'apparition de sainte Brande à une petite fille de Bourg-le-Rond circulait dans un rayon de quelques bonnes dizaines de kilomètres autour du village favorisé. De la Poste de Botrègues, les facteurs matinaux en avaient porté la primeur aux hameaux environnants ; la femme du premier commis Philippart s'était chargée de la communiquer, tant par ses soins propres que par ceux de la femme de ménage, aux commères du marché et du voisinage. Tout Ambergoupil en retentissait depuis le point du jour. Des enfants la transmettaient à leurs parents, qui la passaient à leur tour à leurs amis et connaissances. D'Ambergoupil, la nouvelle avait déjà rallié Fontailles, où on en parlait autour des chopes de l'Escargot ; elle gagnait à chaque minute du terrain vers Dolembres. Elle avait touché Sainte-Ode et Faulches-le-Vidame, alerté la gendarmerie de Renardruy et, en pénétrant dans la maréchaussée, acquérait un commencement d'existence officielle. Ainsi, suivant les courbes des vallées, faisant de brusques crochets par les sentiers des chèvres qui gravissent les collines, longeant les routes en charrette, à bicyclette ou à pas d'homme, glissant le long des fils du téléphone, avançant en lignes droites ou se ramifiant en branches d'étoile, ou bien encore, quand elle parvenait par hasard en un point particulièrement bien placé, faisant soudain explosion et se répandant en gerbe à la ronde, projetant au loin ses échos annonciateurs, la grande nouvelle envahissait le pays.

Elle subissait d'ailleurs quelques altérations. Le nom de la sainte se trouva transformé selon le génie propre des lieux où il résonnait. On en fit ici sainte Grande, là sainte Bande. Les opinions se divisèrent même sur le fond de l'événement. Par exemple, à partir de Bénimoustier, une hérésie se forma suivant laquelle c'était le Sacré-Cœur en personne qui venait d'apparaître à une famille d'ouvriers ; mais cette secte fourvoyée fut bientôt corrigée par une autre école, originaire de Botrègues, et dont les tenants croyaient plutôt à une épiphanie de sainte Fernande, qu'on honorait précisément dans cette région ; quelques éléments excentriques de ces deux groupes réformés se mirent d'accord sur un moyen terme, et décidèrent que seule Notre-Dame de Lourdes pouvait répondre au portrait qu'on leur avait fait de la vision. On y ajouta tantôt des anges, tantôt saint Antoine de Padoue ou saint Roch, tantôt le paradis presque entier. Toutes ces hypothèses étaient rapidement ébranlées par des

*renseignements qui arrivaient de sources différentes. Mais sous quelque forme que le message eût été transmis, il y eut une phrase qu'on répéta partout sans y rien changer et qui fut, en quelque sorte, la seule conclusion pratique sur laquelle on s'entendit universellement :*

— *Faudra que nous y allions un peu voir nous-mêmes, à Bourg-le-Rond !*

**(Bourg-le-Rond)**

*Je vous verrai ce soir. Vous n'allez pas au bal.  
Nous rêverons longtemps au coin du feu tranquille.  
Pour vous ce soir de paix sera vide et banal,  
J'en recueillerai seul tout le bonheur fragile.*

*Les mots que nous dirons seront bien ingénus :  
J'aimerai votre robe et vos bouquets de roses,  
Vous lirez dans mes yeux quelques pensers moroses,  
Nous nous raconterons des souvenirs menus.*

*Et puis je partirai, posant sur votre joue  
Un timide baiser, oh ! bien sage et bien court.  
Ah ! je me sens joyeux comme un enfant qui joue !  
Je vous verrai ce soir. Ce soir, ô mon amour...*

**(Cahier de poésies, Pièce 9 - Amours enfantines)**

*Les rossignols défunts dont je fus l'oiseleur  
Font tressaillir parfois cette forêt de pierre  
Qui lentement retourne à la nuit dans mon cœur  
Jadis plein de leurs cris, de sève et de lumière.*

*Un soupir faiblement traverse leur sommeil  
Et monte jusqu'au bord de l'insensible gouffre  
Où, tardif survivant d'un été sans soleil,  
Moi qui ne souffre plus, je les entends qui souffrent.*

*Leur mort m'a délivré du culte de mes dieux  
Mais ma trahison seule a permis tant d'injure :  
Aux messagers du jour j'ai vu crever les yeux  
Et le vent dissipait ma honte et mon murmure.*

*Un à un, ils ont pris le ténébreux chemin,  
Qui le souffle coupé, qui chassé dans la neige,  
Quelques-uns dans mes doigts cherchant refuge en vain  
Et les plus beaux chanteurs étouffés dans le piège.*

*Quand la voix du dernier s'étrangla dans son cou,  
Quand j'eus lavé mes mains dans la citerne sombre,  
Une étonnante paix s'établit tout d'un coup :  
Le monde était de marbre et je n'étais qu'une ombre.*

*O musique naissante en secret sur les eaux !  
O princes de l'aurore, ô promesse, ô ma gloire !  
O célestes appels dont les furtifs échos  
Devaient régir ma force et tramer mon histoire !...*

*Oiseaux, paroles, lyre où le dieu se dément,  
Grand concert oublié du chant et de la chance,  
Tout n'est plus que ce long et sourd gémissement  
Où viennent expirer les remords du silence.*

### **Dirus amor**

*J'aime mieux ma douleur, elle est juste et dit vrai.  
Je la tiens à mon flanc vivante, je la couve  
Et la nourris de moi, comme une vieille louve  
Réserve à l'enfant dieu sa chaleur et son lait.*

*Demain le dieu tuera les loups de la forêt  
Et je mourrai du mal où s'épuise, où s'éprouve  
Le charme déchirant des vertus que j'y trouve,  
Dons du ciel en merci d'un illustre secret.*

*Mais je serai ce mort ennemi de soi-même  
Que seule a pu réduire à sa beauté suprême  
La cruauté du dieu qu'il allait chérissant.*

*Qu'il gise environné de ses trop douces armes !  
Sur son front ; satisfait n'essuyez pas le sang  
Et qu'une étoile naisse aux traces de ses larmes.*

\*\*\*\*\*

— *Défense de parler du bonheur ! criait-il.*

*À la faveur d'un coude du chemin, ils étaient ramenés tout près les uns des autres et, percevant malgré lui la dernière question d'Yvonne, Hyacinthe avait voulu se signaler. Il se laissa rejoindre, offrit une cigarette à François et, pendant que Gustave continuait tout seul, bavarda un instant.*

— *Pour le bonheur, dit-il, à mon avis le mieux est d'y renoncer. C'est d'ailleurs plus aisé que de se priver de fumer. Voici plusieurs années, j'ai essayé de me guérir du tabac en mastiquant du chewing-gum. Mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il était délicieux de fumer tout en chiquant. J'avais deux vices au lieu d'un. Vous avez du feu?*

*Il était étrangement animé. Déconcertés, Yvonne et François ne surent que lui répondre, et quand il s'éloigna d'eux, marchant à grandes foulées pour rejoindre Gustave, il paraissait n'avoir renoncé à rien.*

— *À propos, dit tout à coup Yvonne quand elle fut de nouveau seule avec François, vous vous souvenez du jour où je suis allée chez vous, en novembre?... Vous reveniez de la chasse. Je n'ai pas osé vous le demander alors ; aviez-vous, cette fois-là, tué beaucoup de gibier?*

*François ne découvrait pas l'à-propos mais, avec bonne volonté, il réfléchissait.*

— *Voyons, dit-il enfin, c'est bien vieux... Non, il me semble que je n'avais guère chassé... J'étais rentré avant les autres. Nous avions un dîner. Ma mère m'avait chargé de rapporter du feuillage pour la table. Dans ces battues, ce sont les invités qui s'amuse.*

— *Ça vous amuse tant de chasser?*

— *D'une façon, oui. Ça me dégoûte aussi, surtout quand on est nombreux...*

— *François, c'est d'abord à cause des animaux que j'ai douté de la justice de Dieu. Nous, nous méritons toujours un peu nos souffrances. Mais les bêtes...*

*(Printemps chez des ombres)*



*Le cabinet de toilette n'était, sur le large palier, qu'une encoignure isolée par un rideau. Une cuvette sur une console de fer, un tub en caoutchouc, un miroir et deux brocs en formaient tout le mobilier. Hyacinthe, apparemment, était satisfait de ce régime spartiate. Quelle étrange métamorphose ! Yvonne y pensait tandis que l'eau froide lui coulait sur les mains. Une fraîche odeur de chaux pénétrait ses narines. Les deux hommes, au-dessous d'elle, causaient par monosyllabes. Elle se demanda si elle serait capable de s'adapter à cette vie qu'ils menaient, s'ils l'y admettraient, si telle n'était pas aussi sa destinée, - bien qu'entre elle et eux elle sentît une barrière.*

*La tentation l'avait déjà sollicitée au passage et, la seconde fois, elle n'y résista plus. Avant de redescendre, elle entra dans la chambre d'Hyacinthe. C'était certainement défendu chez ce garçon à secrets. Pour s'excuser vis-à-vis d'elle-même, elle invoqua sa curiosité des décors et des meubles. À peine pourtant regarda-t-elle le lit, - le haut lit ardennais dont le ventre doux, ballonné de plume, touchait presque au plafond, - et la commode rustique et les chaises de paille. Il régnait dans cette chambre un air de fête, comme dans les lieux qu'on ne fréquente pas couramment et qu'on tient prêts pour une occasion solennelle. Les murs y étaient teints d'ocre. Des bûches gisaient dans l'âtre sur un fagot de brindilles. Entre deux vases anciens à l'or effacé, parmi d'autres photographies, Yvonne aperçut un portrait agrandi de Gustave. Est-ce que, même ici, Hyacinthe éprouvait le besoin de ménager un sanctuaire à sa solitude et de se donner sans témoins cette comédie du mystère ?*

*Il y avait, dans un coin sombre, un secrétaire Empire dont la tablette feutrée était rabattue en pupitre. Yvonne s'approcha. Sur la couverture d'une liasse de papiers serrée par un cordon, elle lut : Essai sur l'adolescence. C'était donc là ce fameux livre ? Elle eut envie de dénouer le lien, de feuilleter en hâte ces pages où l'explication, l'histoire du groupe étaient sans doute enfermées. Mais elle n'osa point. Heureux Hyacinthe, en somme. Comme tous ceux qui sont déçus, il avait souhaité d'écrire un livre, et il le pouvait, lui.*

*Voilà pourquoi cette chambre différait du reste de la maison. Elle était pareille à un grenier regorgeant de souvenirs. Elle s'apparentait au studio. Elle était imprégnée d'adolescence. Toutefois, quelque chose y manquait. Yvonne chercha des yeux, autour des porcelaines dorées : il manquait des fleurs. Le studio en avait toujours eu, si ingrates que fussent les saisons, - mais qui, sinon elle, eût chaque matin renouvelé l'eau des vases ?*

**(Printemps chez des ombres)**

*Sir Craven m'avait dit un jour que les Italiens ont tellement le goût du spectacle qu'il ne faut pas chercher ailleurs le moteur de leur histoire. Peu importe qu'ils donnent le spectacle ou qu'ils y assistent, ils sont heureux pourvu que le spectacle continue et malheureux quand on les contraint à l'action réelle, prétendue telle, du moins, par les autres peuples. L'erreur de Mussolini, d'après Sir Craven, était d'avoir voulu changer le spectacle en réalité, d'avoir voulu changer le spectacle en réalité, d'avoir agi, par conséquent, dans un style non italien. Or, ce qui, à la réflexion, me frappait, c'est qu'Oreste au bord du trottoir où ne passait plus un chat ne s'ennuyait pas comme quelqu'un qui attend. Il regardait. Un événement se produisait, un cortège invisible défilait devant ses yeux un peu exorbités. Il inventait le spectacle, il le fabriquait, il y jouait un rôle modeste et indispensable. Et ce même regard si actif et dont l'objet nous échappe (ce qui fait dire aux observateurs superficiels que les Italiens ont le regard fuyant), je l'avais remarqué chez Géronima parmi les lumières ternies du marché de San Giovanni, chez Paolino penché sur la fosse de la colonne Trajanne, chez tous ceux qui rôdaient ou stationnaient sans but apparent, des journées entières, dans les jardins, autour de l'Esedra ou de la place du Panthéon, au pied des ruines et des fontaines, esclaves fugitifs et patriciens confondus, tous fixant dans le vide quelque chose que moi ni Sir Craven n'apercevions jamais. Ils regardaient Rome et quelque chose au-delà de Rome. Quoi donc? C'était un mystère. Mais ces regards innombrables avaient suscité la beauté de Rome. Pour répondre à leur muette exigence, l'Italie était devenue la patrie des arts, où tout est spectacle et promesse de spectacle, non seulement les monuments majestueusement assemblés dans les villes, les richesses consacrées qui s'accumulent dans les églises et les musées, mais les masures, les grilles, le crépi de murs, les instruments de travail, les cruches, les paniers, les mouchoirs que les femmes nouent sur leur tête, et jusqu'à cette pompe à essence auprès de laquelle Oreste en salopette, comme un faune gardien d'une source magique, ne se lassait pas de scruter les ténèbres, d'y guetter l'approche du voyageur altéré et ralentissant qui serait peut-être Jupiter en automobile.*

*Voilà pourquoi les gens de mon pays avaient beau envoyer ici délégations d'urbanistes et commissions d'étude, ils ne réussissaient pas à corriger la poignante laideur du cadre qu'ils donnaient à leur vie, laideur dont n'étaient d'ailleurs blessés qu'un très petit nombre d'entre eux. Il manquait à leur regard cette patience italienne, cette insistance qui provoque le miracle. Ils n'avaient pas le temps de regarder, ils croyaient plus utile d'agir. Ils n'avaient pas le temps de désirer, ils*

*travaillaient trop âprement à satisfaire leurs désirs ; ni le temps d'aimer, ils faisaient l'amour et n'y pensaient plus. Or, si la beauté est ce qui inspire l'amour, inversement il est besoin d'une grande force d'amour en réserve pour appeler au jour la beauté. Les peuples d'artistes sont formés d'amoureux insatisfaits, entraînés à tromper leurs désirs par des fantasmagories sublimes.*

*Pour moi qui n'étais italien que de cœur et qui avais renoncé à mes rêves d'artiste, j'étais bien amoureux et donc toujours à demi insatisfait, mais je n'étais pas mécontent de la vie.*

**(Tempo di Roma.)**

*Quant au langage de mes touristes habituels, il était international et passe-partout. Sa terne médiocrité m'assommat depuis longtemps. J'avais assisté au déclin de l'épithète formidable. La vogue du ravissant atteignait son période, bien qu'un peu concurrencée par celle d'exquis et de sensationnel. Extraordinaire servait à toutes fins (prononcé extrôrdinaire, en raclant très fort les r) ainsi que merveilleux (prononcé à l'américaine, en escamotant le r) ; le premier éructé comme un blasphème, avec des yeux fous et légèrement exorbités, le second exhalé comme un soupir d'agonie, exactement avec ce qu'on appelait chez nous « une figure toute partie. » Le David de Michel-Ange commençait à être amusant. Les touristes intelligents se reconnaissaient à ce qu'ils n'employaient pas d'adjectifs. Ils étaient rares. C'étaient les mêmes qui, rebelles aux innovations du vocabulaire, ne suivaient pas non plus aveuglément les fluctuations de l'esthétique, osaient goûter Canova, ne tombaient pas nécessairement en pâmoison devant les primitifs et ne se gênaient pas pour convenir qu'après tout le Bernin avait un certain talent. Les autres, forts de leur nombre et de leur orthodoxie, se montraient du doigt ces originaux, avec stupeur et commisération, en se disant l'un à l'autre : — Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je ne comprends pas comment ce type peut regarder cela sans vomir.*

*Cela qui aurait si fâcheusement troublé leurs fonctions digestives, c'était par exemple un Dominiquin ou un Corrège, c'est-à-dire une peinture qu'il était de bon ton de porter aux nues au temps où Stendhal décrivait l'Italie sans même nommer Giotto ni l'Angelico. Deux ou trois générations de touristes avaient renversé ce classement, que deux ou trois autres, d'ailleurs, rétabliraient dans l'avenir. Le mouvement s'amorçait déjà. Il redevenait possible d'affronter sans malaise le Caravage et le divin Raphaël, quoiqu'ils amenassent encore sur les lèvres de leurs admirateurs hésitants un sourire vaguement espiègle, destiné à excuser*

*ce qui était, de leur part, soit une hardiesse à peine concevable, soit un enfantillage hérité de quelque grand-mère sentimentale. Encore cinq ou six vagues de touristes, une ou deux grandes expositions, une douzaine d'articles, une édition d'art, peut-être un film, et il était à prévoir que Raphaël et Caravage achèveraient de reprendre du poil de la bête. On les considérerait alors non plus avec un sourire, mais d'un air éperdu, douloureux, à force de bonheur, en susurrant les mots qui, à cette époque, auraient succédé à formidable et à ravissant dans le vocabulaire du troupeau immortel, cependant que les primitifs retourneraient attendre dans l'ombre une nouvelle résurrection aussi précaire que les précédentes. À observer les neuf dixièmes des gens, je me demandais ce qu'ils avaient à se plaindre des dictatures et ce qu'ils y auraient perdu. Ils y auraient perdu, il est vrai, la liberté relative dont le dernier dixième de l'humanité jouissait jusqu'à nouvel ordre – fraction d'autant plus négligeable que son indépendance même la divisait à l'infini –, mais comment les premiers, comment le troupeau savaient-ils que ç'aurait été dommage?*

**(Tempo di Roma)**

## Synthèse

L'œuvre d'Alexis Curvers est, avant tout, celle d'un humaniste. Au-delà de la diversité des œuvres publiées (pamphlets, romans) ou entreprises (études sur Van Eyck et sur la fin de l'Empire romain), c'est l'homme qui intéresse Alexis Curvers.

Cet homme doit être attentif aux valeurs traditionnelles de l'antiquité et du christianisme qui fondent des normes universelles, à la fois esthétiques et morales. La tradition chrétienne, enrichie de l'apport païen des Latins et des Grecs, doit être le fondement de toute œuvre importante.

*Je ne vois pas d'autre morale : aimez votre prochain comme vous-même. Je ne vois pas d'autre espoir de salut pour l'humanité. Vous me direz que nous sommes très loin de réaliser cet idéal. Hélas ! oui. Mais cela doit rester, me semble-t-il, le moteur de notre activité, y compris notre amour de la beauté. Cela fait partie de cet amour.*

Du point de vue de l'esthétique, Alexis Curvers est persuadé de l'universalité de la recherche et de la sensibilité :

*Je suis plein de respect pour les Chinois mais ce que les Chinois, les Hindous, les Indiens d'Amérique et tous les peuples ont produit qui reste vrai et beau est en parfait accord avec les valeurs de notre tradition occidentale. Ce qui est beau pour les Chinois est beau pour nous aussi. Il n'y a aucune contradiction. Il peut y avoir des différences de présentation, de degré, de forme, mais allez voir les peintures préhistoriques de Lascaux, ce qui fait que c'est beau, c'est exactement la même chose que ce qui fait qu'un tableau moderne est beau. Le rapport des couleurs, l'équilibre des formes, la lumière, l'éclairage, ce sont là des lois éternelles qui sont liées, je crois, à la nature humaine. Une œuvre d'art sort de l'âme d'un homme et le fond de cette âme est commun à toute l'humanité.*

Le bagage des règles et des leçons de la tradition n'alourdit pas la démarche de l'humaniste moderne. Au contraire, rendant ferme son chemin, il allège des inquiétudes, le préserve des excès et le rend disponible aux questions nouvelles nées de l'observation d'un monde en devenir.

Il est certain qu'Alexis Curvers déplore le mépris affiché de nos jours pour cette permanence classique qui offre, à l'intérieur même de la mesure humaine qu'elle propose, toutes les possibilités de nouveauté. Qui s'écarte de ces limites tombe dans un domaine où l'homme ne se retrouve plus. Cet écart est condamné par Curvers, le plus souvent de manière ironique ou humoristique. Le forme légère ou parfois désabusée du propos n'enlève rien à la virulence ou à la profondeur de la critique, mais y ajoute la courtoisie délicate de « l'honnête homme ».

D'une collaboration amicale avec Jean Hubaux (qui signera Jean Sarrazin !) sortira un premier roman : *Bourg-le-rond*. Nous sommes à l'époque des apparitions de Beauraing. Bien que profondément catholiques, nos deux auteurs s'amuse de l'exploitation de la crédulité et de la foi naïve. Le livre est conçu au cours de longues conversations amicales que les deux complices prolongent chacun de leur côté par des séances d'écriture. Publié chez Gallimard grâce à l'amitié de Jean Schlumberger pour Marie Delcourt, le roman est un récit satirique, parfois même un peu anticlérical qui explore avec humour les phénomènes de psychose collective. Remarquablement construit, il évoque avec toute la distance de l'esprit incrédule et amusé, les transformations opérées par quelque apparition dans un petit village des Ardennes. Le style de ce livre est tout à fait achevé : l'art de la litote cher aux classiques est parfaitement maîtrisé et le récit est composé avec toute la rigueur d'une intrigue policière.

Pendant que paraît *Bourg-le-Rond*, un autre roman est déjà en préparation : *Printemps chez des ombres*. Dans une ville de province (qui est peut-être Liège), quelques adolescents du début des années trente se cherchent et préparent leur entrée dans la vie.

*« L'auteur a cherché à lire les événements sur leur face intérieure, celle qui est tournée, non du côté du monde, mais du côté de la personnalité, là où ils sont encore tout baignés de rêveries, d'espérances, de sourdes colères, et battus par la chaleur du sang »* (1). Le livre sera bien accueilli, mais sa sortie coïncide avec le début de la guerre... Cinq ans plus tard, la mentalité a changé et le livre tombera dans un certain oubli jusqu'à sa réédition en 1987.

---

(1) Marie Delcourt, Texte de présentation de *Printemps chez des ombres*, éditions Labor.

Le récit d'une crise d'adolescence montre les qualités d'analyste subtile et pertinent d'A. Curvers. Ces mêmes qualités se retrouvent dans les chroniques d'*Entre deux anges*. Le héros est habité par deux anges ; Crespin, l'ange gardien officiel, que son intransigeance a fait surnommer Tracassin et Vol-au-Vent dont le nom dit toute la légèreté. Au fil des anecdotes, ce sont toutes les contradictions de la nature humaine qui sont traitées. A. Curvers se garde bien d'accuser : à force d'analyser l'homme avec quelque compréhension, on ne sait plus s'il mérite les condamnations que certaines attitudes pourraient lui valoir.

Avec *Tempo di Roma*, les qualités de l'œuvre seront reconnues par le grand public. D'où vient le succès d'un livre qui fut refusé par Gallimard et heureusement publié par Robert Laffont à qui Marie de Vivier avait donné à lire le manuscrit ?

Présent à Rome en 1948 à l'occasion de l'année sainte, l'auteur s'étonne de la vie grouillante de la ville et prend quelques notes qui doivent former la matière d'une nouvelle d'une quarantaine de pages. La nouvelle deviendra un roman : Jimmy, jeune guide dans la ville éternelle, observe avec acuité la vie qui l'entoure et la décrit d'une façon pénétrante, riche d'humour et de volonté satirique. Son intelligence et son ambition lui permettent de conserver la distance caractéristique de celui qui perce les secrets des choses et des gens. Sous son regard, le peuple italien comme l'aristocratie romaine, les touristes autant que les monuments vivent, prennent un relief où apparaissent les lumières et les ombres de leur existence.

Romancier, Alexis Curvers établit entre son lecteur et lui une complicité de l'intelligence sensible qu'il entretient par l'indulgence de ses observations, de ses critiques et de ses émotions.

Mais, devant l'injustice, la voix d'Alexis Curvers prend le ton implacable et sans appel des orateurs passionnés. Le polémiste de *Pie XII, pape outragé* répond à l'injure avec une fermeté et une précision qui portent en elles une violence qui se nourrit de toutes les ressources de l'éloquence de combat. Les sources sont vérifiées, l'argumentation est précise, fondée sur un raisonnement dont la rigueur est toute vibrante de colère contenue.

Est-il besoin de dire qu'Alexis Curvers met au service de sa pensée une langue parfaitement classique, subtile et puissante à la fois? Son

respect pour la langue française est tel qu'il est entré franchement dans le débat de l'enseignement et de l'orthographe avec toute la fougue dont il est capable.

La phrase d'Alexis Curvers se prête à toutes les nuances d'une pensée qui, outre la solidité, cherche la précision. Elle épouse tous les mouvements de cette recherche, emprunte tous les sentiers, se fortifie de tous les rythmes pour arriver à une alliance parfaite du fond et de la forme.

Alexis Curvers est un artiste perfectionniste mais aussi un observateur pénétrant. La phrase, suivant le regard, fouille jusqu'au cœur même des choses, jusqu'à l'essentiel, ou, par un mouvement inverse, animée d'un souffle quasi épique, part d'une observation minutieuse pour s'élever à des considérations générales : au-delà des hommes se cache l'homme qu'il faut comprendre et essayer d'aimer.

Cité dans de nombreuses anthologies scolaires, Alexis Curvers dont la renommée a largement dépassé nos frontières, s'est tenu à l'écart de la littérature dite belge. Profondément attaché à Liège, sa ville natale, il s'inscrit cependant dans le courant français de la littérature car, au-delà des régionalismes et des provincialismes, il aspire à une connaissance plus profonde et plus large de l'homme, de celui *dont la souffrance produit une espèce de musique* et qui chante, sous toutes les latitudes, sur la harpe bien tendue d'un classicisme universel.

Jean-Francis GOERRES

Professeur de français